

## **Entre 1960 et 1980, le Musée de Tervuren s'affirme comme une institution scientifique, et après ?**

En 1960, le cadre légal du Musée du Congo est de 50 personnes dont 13 relèvent d'une fonction scientifique. Le directeur du Musée qui vient d'être nommé à ce poste en 1958, Lucien Cahen, est âgé de 46 ans et est un ingénieur civil des mines. Dans les 12 autres cadres scientifiques on trouve les 6 conservateurs suivants dont l'âge moyen est de 50 ans : Boone O. et Maesen A. en ethnographie ; Poll M. et Basilewski P. en zoologie ; Lepersonne J en géologie et Lebacq L. en économie agricole et forestière. Les autres cadres scientifiques sont les conservateurs-adjoints suivants dont l'âge moyen est de 43 ans : Meeussen A. et Van Geluwe H. en ethnographie ; Laurent R., Benoit P. et Berger L. en zoologie et Luwel M. en Histoire.

Afin de bien préciser l'esprit scientifique du Musée à l'époque il faut savoir que le personnel de cadre comprend 2 ingénieurs civils, 3 ingénieurs agronomes, 3 docteurs en sciences, deux docteurs en philosophie et lettres et une licenciée de cette formation, 1 docteur en histoire de l'art et ... un officier de réserve. Le rapport sciences dures/sciences molles est largement en faveur des premières. Le rapport personnel scientifique/autre personnel est de 1/3, et dans ce dernier le personnel administratif comporte 8 personnes dont l'âge moyen est de 36 ans, 11 personnes, dont quelques Congolais, concernent le personnel de gardiennage (jour et nuit) et 14 personnes d'un âge moyen de 50 ans composent le personnel auxiliaire de la recherche. Les 4 personnes restantes s'occupent essentiellement du chauffage au charbon.

Outre leurs travaux scientifiques, les cadres doivent gérer les collections (classement et entretien) correspondant à leur section, lesquelles représentent déjà à l'époque plus de 90 % de ce qu'elles sont aujourd'hui ; ils doivent en outre créer et gérer la partie exposition de celles-ci dans les salles du musée avec un personnel auxiliaire réduit. Un technicien pour un cadre.

Le directeur Cahen comprend de suite que la masse des scientifiques belges rapatriés du Congo, va amener inévitablement des changements et des bouleversements dans les structures d'encadrement des institutions scientifiques de la métropole et il s'arrange pour faire partie des groupes qui conseilleront les ministres en la matière ou qui prendront éventuellement les décisions. L'IBERSOM (Institut belge pour l'encouragement de la recherche scientifique outre-mer) qui est créé en février 1961 est une de ces institutions à laquelle le directeur Cahen va participer. Il se fera tout d'abord coopter au poste d'administrateur (14.02.1961) dans le conseil d'administration, puis comme représentant officiel du Fonds National de la Recherche Scientifique le 15.06.1961. Cette position particulière lui permettra de faire partie de la commission administrative de l'IBERSOM (membre ordinaire) dont le but est d'établir le problème de la carrière du chercheur dans l'institution, ensuite de la commission des sciences géophysiques et géologiques (comme président) dont la mission essentielle sera d'examiner les titres et les qualités des candidats aux fonctions d'attaché de recherche et aux bourses et prix (total 464 candidatures en 1961 dont 45 en sciences géologiques). Il poussera un conservateur du Musée (Poll) à faire partie de la commission des sciences biologiques et agronomiques dans le groupe biologie. De ces positions privilégiées, Cahen et Poll pourront apprécier les candidats et éventuellement proposer des projets de recherche à réaliser au Musée de Tervuren et récupérer du personnel de haute qualité à la dissolution de l'IBERSOM.

Sont entrés au service du Musée dans ces conditions dès 1961 :

- \* DEMEYER Jean technicien cartographe (géologie)
- \* FONTAINE Camille, docteur en sciences géologiques et minéralogiques (géologie)
- \* GHION Emile candidat en sciences, officier de réserve (géologie)
- \* MAINDIAUX Jean, technicien topographe (géologie)
- \* RAUCQ Paul, docteur en sciences géographiques, docteur en sciences géologiques et

minéralogiques (géologie)

- \* WALEFFE Armand, ingénieur des mines et ingénieur géologue (géologie)
- \* DECHAMPS Roger, technicien en horticulture et en agronomie tropicale, technicien chimiste agricole (économie agricole et forestière)
- \* DE CRAENE Albert, ingénieur agronome des eaux et forêts, section tropicale (géologie)
- \* DE KIMPE Paul, ingénieur agronome des eaux et forêts (zoologie)
- \* MATTHES Hubert, bachelor of sciences, biologie et géologie (zoologie)
- \* SCHMITZ Guy, ingénieur agronome des eaux et forêts, licencié en sciences zoologiques (zoologie)
- \* TIMMERMANS Paul, technicien dessinateur (ethnographie)

À cette époque, l'IBERSOM reprend les équipes de recherches scientifiques établies en Belgique et travaillant au bénéfice des organismes qui relèvent désormais de la République démocratique du Congo, notamment :

- \* le laboratoire des colloïdes des sols tropicaux (ex INEAC)
- \* le Bureau de la Flore du Congo (ex INEAC)
- \* le service des publications et la bibliothèque en Belgique de l'ex INEAC
- \* le Bureau des introductions (ex INEAC)
- \* la cellule de Botanique-Zoologie (ex IPNC)

Plus tard (vers 1965) ces différentes équipes seront intégrées à des institutions existant en Belgique, par augmentation de leur cadre scientifique et le directeur Cahen recevra au Musée de Tervuren, le laboratoire des colloïdes des sols situé à l'UCL et dont les responsables sont le professeur FRIPPIAT et son assistante Melle GASTUCHE (géologie). La section économie agricole et forestière recevra le Bureau des introductions dirigé par l'ingénieur agronome HENRY J.M. (ancien directeur en Afrique de l'INEAC) ainsi que des éléments de la cellule IPNC les botanistes TROUPIN et HEUSCH.

À la fin des années soixante, une opportunité d'accroître encore l'effectif de recherche du Musée se présente car le Fonds de la Recherche Fondamentale et Collective (FRFC) trouve des moyens pour financer des petites équipes de recherche. Le directeur Cahen va utiliser cette voie pour faire entrer du nouveau personnel au Musée sous statut de contractuel (avec l'espoir d'officialiser dans le futur les postes créés) :

- dans le département géologie :

- \* STEENTRA B. géologue (MCES mission connexe des établissements scientifiques)
- \* BURLET M., CAMPE J., MAGNEE M., JACOBS S. dessinateurs (MCES)
- \* FRANSSSEN M. géologue et COMBLAIN G., DELVIGNE M., VANDEVANDEL J, techniciens (MCES)
- \* DELIENS M. géologue et DUREZ F, technicienne (FRFC d'initiative chercheurs)
- \* STONE F. Physico-chimiste et LEFEBURE L. technicien (MCES)

- dans le département ethnographie :

- \* BYNON-POLAK L., GREGOIRE C., ANGENOT-BASTON Y (part-time) cadres scientifiques (MCES)
- \* ANGENOT J-P. et DONEUX J. (part-time) cadres techniques (MCES)

- dans la section économie agricole et forestière :

- \* BAL A.G., de HALLEUX, B., ERGO A.-B., conseillers, DE HAES W. programmeur
- \* DECOSTER E. dactylo trilingue (Ned, Fr, Eng), RAMAECKERS P., SCHELFTHOUT M., encodeuses-perforatrices (CIDAT, Centre d'informatique appliquée au développement et à l'agriculture tropicale) (FRFC d'initiative ministérielle)

Durant cette période, d'autres personnes viendront accroître également les cadres du Musée comme : DECELLE ex INEAC (zoologie), MICLOTTE ex INEAC (publications), Mille CANEELS ex IRSAC (Patrimoine), MARECHAL détaché d'un ministère (histoire), THYS van den AUDENAERDE zoo d'Anvers (zoologie)...

Au terme de la direction de Lucien Cahen en 1977, la partie recherche du Musée est composée de 4 départements supervisant 14 sections spécialisées. Est envisagée la création de deux sections supplémentaires une en géologie et une autre correspondant au centre CIDAT auquel le gouvernement vient d'accorder (CMPS du 30/7/1977) une seconde équipe sur les

recommandations d'INTERAGRO (Commission des Universités et des Institutions scientifiques nationales). Le CIDAT introduit l'informatique au Musée dès 1973 ; musée où on commence à parler timidement de muséologie.

La succession de Lucien Cahen sera longue et cahoteuse au gré des changements politiques du pays ; en conséquence, cette seconde équipe CIDAT (3 cadres scientifiques, 2 cadres techniques) ne sera jamais engagée par manque de suivi du dossier.

Une nouvelle étape dans la vie du Musée débute dans les années 80. Le nouveau directeur bénéficie du travail du Ministère de l'Agriculture qui débloque le dossier CAPA et le Musée obtient la moitié du bâtiment pour y loger certaines stations de recherches et la bibliothèque centrale dès le début des années 90. Les visites au Musée deviennent payantes malgré la volonté affirmée de Léopold II de garantir leur gratuité. La place récupérée permet d'organiser un magasin, des expositions temporaires ainsi que des ateliers d'initiation à l'Afrique pour les enfants des écoles et même de louer des locaux pour y faire de la restauration. Ces nouvelles activités amènent au Musée un autre type de personnel. Mais le nouveau directeur a d'autres ambitions pour le musée, avec un cabinet d'architecte il imagine une rénovation et des extensions au bâtiment principal, mais il n'obtiendra jamais les fonds pour réaliser ses rêves. Malgré l'immense travail réalisé au Musée, pour sa renommée et pour son profit, le Centre CIDAT sera dissous.

Il est évident que chaque directeur a bénéficié des apports de ses prédécesseurs. Schouteden provoque, stocke, structure et partage les dons qu'il reçoit ; Cahen continue ce travail mais étoffe dans le musée les équipes chargées d'analyser et d'étudier les collections ; Thys van den Audenaerde veille à améliorer les conditions de stockage et d'encodage des collections et à en faire profiter un plus large public.

La désignation d'une nouvelle direction sera malaisée mais effective au début du nouveau siècle. C'est la première fois que le directeur n'est pas issu des cadres du musée. Ancien du CIDAT (responsable de la cellule de recherches sur les analogies agrobioclimatiques), je continue évidemment à m'intéresser à l'institution dans laquelle j'ai passé ¾ de ma carrière et je me réjouis de constater qu'on débloque – enfin ! - des finances pour effacer la trace des ans sur la vieille institution. En allant à la rencontre de mes anciens collègues sur l'organigramme, je m'aperçois qu'on a organisé différemment les centres de recherche, qu'on y a aggravé la structure pyramidale inversée et qu'on y a surtout développé ce qu'on qualifie de sciences humaines, et dans celles-ci, plus particulièrement toutes les facettes de l'histoire, où je constate curieusement, néanmoins, des redondances dans les programmes. J'ai connu la section « Histoire » avec un seul scientifique (qui n'était pas historien) et c'est pourtant à lui qu'on doit l'important dépôt, au Musée, du Fonds Stanley qui est la propriété d'une banque.

Mais la plus grande initiative de la nouvelle direction a été de créer dès 2003 un comité de concertation MRAC-associations africaines (il faut entendre par là, des asbl belges d'expatriés africains de nationalité belge ou non). Initiative sympathique si on ne donnait à ce Comité (appelé COMRAF où les représentants des asbl ont été réduits à 6 personnes) un certain pouvoir (émettre des remarques dont on doit tenir compte) sur le contenu des zones thématiques de la future exposition permanente. Remarquons au passage que le MRAC qui a des contacts réguliers avec les associations des anciens d'Afrique (notamment Mémoires du Congo) n'attribue pas un droit identique à ces dernières.

Pour connaître l'essence de ce qu'on nous prépare comme future exposition permanente, il suffit de suivre les écrits et les dires de Bambi Ceuppens, historienne du MRAC membre influent du COMRAF :

*(24.02.2014)... the current and infamous permanent exhibit, still very much infused with Belgium King Léopold II's vision...*

. *Plus récemment (14.03.2017) The events that occurred under Leopold II's rule aren't up for discussion*

*anymore, with the exception of royal and ex-colonial circles.*

*The entire period between 1908 and 1960 is mostly forgotten, and thus causes people to think that the Belgian colonial rule mustn't have been all that bad...well, if you use Leopold II's violence as a criterion, then no, it wasn't. But a normal criterion would be a normal situation. Not one in which so-called prosperity in the form of hospitals, schools and roads are built by invaders who rule with an iron fist and trump public insurgency through the use of brute force.*

*Le 15.06.2016, elle signait dans les Pages Blanches du journal Le Soir, une note intitulée : Comment décoloniser la statue de Léopold II ?*

*Très récemment (18.10.2017) au cours d'un workshop Congo Free State : Belgian historians only worked on archives written by whites ... did not approach Congolese witnesses. (??? On évoque l'EIC) Belgium (?) came to terms on collaboration with Nazis and apologized. The Dossin kazerne is an example to be followed by the MRAC.*

*Historians of World War II have a better understanding of colonialism than those specialized in the Congo.*

*Does violence in the Congo Free State equal to genocide ? (poser la question c'est y répondre)*

*L'exposition institutionnelle et le discours des guides, c'est la responsabilité de la direction.*

Cette dernière phrase me rappelle le nombre de fois que, passant dans la salle économie, de loin la plus visitée par les écoles, je devais rectifier les erreurs des guides et jouer au guide moi-même.

Mais il y a encore cinq phrases récentes écrites par Bambi Ceuppens que je souhaite souligner :

*Le Musée n'est jamais parvenu, au cours de son histoire, à témoigner, à travers son exposition permanente, de la violence du passé colonial qui l'a pourtant fait naître et façonné. Aujourd'hui, des voix s'élèvent pour demander que le MRAC, temple à la gloire du colonialisme belge et léopoldien, devienne un mausolée et un lieu de dénonciation de ce passé colonial, un monument dédié à sa mémoire. Pareille transformation ne serait pas aussi radicale qu'il n'y paraît...le MRAC doit non seulement reconnaître la violence coloniale infligée aux Congolais, mais souligner la part d'humanité de ceux-ci face à leurs agresseurs. Les Congolais devraient être impliqués de manière active dans la gestion du nouveau MRAC., celui-ci ne peut réussir sa décolonisation que si les Congolais le « colonisent ». ...ces objets, comme le musée lui-même, les 7 tombes ou la statue de l'homme-léopard sont, au contraire, des symboles puissants du colonialisme et des inégalités qui caractérisent encore et toujours les relations belgo-congolaises.*

Cela se soigne, des délires de ce genre ! En fait, Bambi Ceuppens veut faire du Musée de Tervuren le temple d'une certaine idéologie ce qui a toujours été évité par les directeurs successifs et par les différents ministères dont l'institution a dépendu. Il leur a semblé et il me semble encore plus à propos, de montrer, sans complaisance ni flagornerie, dans la capitale de l'Europe, le génie créatif des populations de l'Afrique Centrale qui sortaient de l'âge du fer il y a 150 ans et comment elles maîtrisaient le milieu dans lequel elles évoluaient ; cela n'a rien à voir avec les symboles du colonialisme sinon pour des esprits détraqués. Le formatage orienté des consciences, cela relève de la dictature sectaire !

Un professeur d'université congolais, éminent légiste, dans un petit livre qu'il adresse aux élèves de son pays et qu'il m'a aimablement dédié, affirme d'ailleurs : *La conférence de Berlin de 1885 n'avait pas créé mais simplement reconnu un territoire qui s'est ensuite proclamé État Indépendant du Congo (EIC). Contrairement aux colonies d'Afrique, le Congo était un véritable État avec des relations internationales, une nationalité et un passeport. En 1908, la cession à Bruxelles a été conclue entre deux états souverains, par un traité international, qui a dû être ratifié par le parlement belge. La mémoire rectifie que la Belgique n'a pas colonisé le Congo, mais en a pris l'administration. Et en 1960, la Belgique n'a pas octroyé l'indépendance au Congo, mais elle la lui a restituée.* Remarquons qu'il parle d'administration, du latin *administrare* qui signifie SERVIR, le même mot utilisé jadis par Pierre Ryckmans pour justifier la présence belge au Congo. Plus loin dans le même livre, il parle des 7 tombes et fait référence au livre d'Hochschild : *pour 1897 on parle de racisme et on s'indigne d'avoir traité des Noirs comme des bestiaux d'autant plus que 7 Congolais avaient trouvé la mort. Mais il est apparu qu'on avait noté leurs noms. Trois femmes, Sambo, Mpemba, Ngamba et 4 hommes Ekia, Nzau, Kitukwa et Mibange. De plus ils avaient été enterrés dignement, adossés à une église. Un siècle plus tard, leurs sépultures existent toujours en Belgique... qui a peu de place pour ensevelir ses propres fils mais qui en a gardé pour des Noirs*

*inconnus.*

Il semble que certains intellectuels du Congo ont une autre vision et une autre compréhension des choses que certains milieux intellectuels de la diaspora.

.....

Depuis 2004, j'utilise mon immense temps libre de retraité à faire de la « fouille » historique sur la période de l'EIC. N'étant pas historien et considérant d'ailleurs que l'histoire n'est pas une science, d'autant plus si elle s'aligne sur une idéologie, j'applique à mon travail le doute permanent du véritable chercheur et je découvre parfois des choses jamais révélées.

Ainsi, ces derniers mois, j'ai découvert dans la correspondance de certains consuls de Grande-Bretagne que Casement avait été nommé consul par un passe-droit, sans satisfaire aux examens requis. L'information pourrait paraître anodine si le Foreign Office, adversaire affirmé de l'EIC, ne se créait, de la sorte, un personnage totalement assujetti.

Une seconde trouvaille concerne Georges Washington Williams, le premier contempteur de l'EIC (1890) et une seconde version de son passage à Bruxelles comme colonel essayant de se faire accréditer, en vain, au Congrès antiesclavagiste, puis engager sans succès par l'EIC, enfin comme recruteur dans une grande compagnie (CCCI ?). J'ai trouvé confirmation de cette version dans les écrits de Morel et dans les débats à la Chambre relatifs à une publication qu'il a faite.

Vu la note de Léopold II demandant à l'administration de l'EIC de faciliter dans tous les domaines le voyage au Congo de madame May French Sheldon, j'avais toujours considéré, à tort, cette dame comme étant un personnage du roi. J'ai découvert au contraire qu'elle avait été envoyée au Congo par Stead, un éminent journaliste anglais ami et proche de Morel et qu'elle avait rencontré Casement en cours de route. Je possède une photo de la rencontre. Après 14 mois de voyage dans tout le Congo elle résume clairement, sans ambages, ce qu'elle y a constaté : *J'ai été le témoin de plus d'atrocités dans les rues de Londres que j'ai pu en observer au Congo et cette remarque s'applique aussi bien à la région du caoutchouc qu'au reste de l'état. J'ai voyagé à travers chaque partie de cette contrée et je suis convaincue que les allégations de mauvaise administration sont sans fondement. Où que j'aie été, j'ai trouvé des autochtones traités avec bienveillance et considération tandis que les améliorations des habitats et du pays sont pratiquement incroyables...* (J'ai eu une pensée pour le COMRAF en lisant cela) May French Sheldon a 57 ans quand elle visite le Congo où il y a, à l'époque, très très peu d'expatriés de cet âge (ce qui explique la sollicitude du roi). Elle a déjà visité d'autres pays africains. Elle est médecin, artiste (sculpture), écrivain, conférencière, membre de la société d'anthropologie de Washington. C'est l'arrière petite nièce de Newton. Elle est évidemment plus crédible que les Morel, Doyle et Twain qui n'ont jamais été au Congo et même, en ce qui regarde l'entièreté du territoire, que certains missionnaires protestants confinés aux alentours de leurs missions et même que Casement qui n'a visité que ces missions.

La quatrième découverte est un personnage qui a traversé le temps sans être capté par l'histoire. Louise Cecilia Fleming est la petite fille d'un esclave congolais vendu aux États-Unis. Née en 1862, institutrice en 1880 durant 2 ans et diplômée de l'université de Shaw en 1885 elle part enseigner dans le pays de son grand père à la mission presbytérienne de Palabala jusqu'en 1891 date à laquelle elle rentre malade en Amérique. Elle met à profit son séjour pour étudier la médecine au Woman Medical College de Philadelphie et revient au Congo en 1895 exercer son art à Irebu puis à Bolenge où elle contracte la maladie du sommeil. En 1899 elle rentre définitivement aux États-Unis et y décède la même année. À coup sûr, la première universitaire d'origine congolaise.

Avec beaucoup de chance et un peu de travail, il reste encore tant de choses à découvrir et à préciser. À noter qu'elle a envoyé aux États-Unis deux garçons et une fille du Bas Congo, vers 1890, pour y faire des études. Je n'ai pas (encore !) pu retrouver leurs traces.

Ing. A-B Ergo MSc.EURING